

Conclusions

Il est toujours très difficile de conclure un colloque dont les communications furent riches et variées, même si le thème général, la ville brabançonne de la fin du bas Moyen âge au début des Temps modernes, en fixait les contours. Cette difficulté est accrue pour quelqu'un qui n'est spécialiste ni de la discipline, ni de l'époque. Dès lors, le point de vue adopté pour ces conclusions sera celui, extérieur, du géographe politique intéressé par la question de la production des territoires, dans un rôle de fou du Roi, dont les propos visent à interpeller, susciter la critique ou remettre en question, ... au risque d'enfoncer des portes ouvertes bien connues des spécialistes, voire d'énoncer quelques contre-vérités.

L'entrée dans la modernité et sa construction

La fin du XV^e siècle et le début du XVI^e apparaissent comme un premier moment d'entrée dans la modernité, avant sa pleine réalisation dans la seconde moitié du XVIII^e. C'est du moins le cas en Brabant, et dans d'autres principautés des Pays-Bas très urbanisées et à l'agriculture perfectionnée, comme la Flandre et la Hollande ; c'est certainement beaucoup moins vrai en Europe centrale et orientale, coupée des nouveaux courants économiques qui se développent sur la façade atlantique et qui s'installe dès cette époque dans une situation périphérique, accompagnée du renforcement de la domination de l'aristocratie foncière.

Cette modernité se prépare en Brabant et dans les Pays-Bas en général à partir du XIV^e siècle. Elle se construit à travers l'émergence d'alliances et de conflits entre groupes détenteurs de pouvoir. La bourgeoisie urbaine, parmi laquelle tentent de s'imposer de nouvelles couches qui ne sont pas issues des lignages originels, se renforce. La noblesse entend défendre ses privilèges et son autonomie, mais est en même temps de plus en plus contrôlée par le Souverain. Elle s'urbanise aussi pour une part, s'associant alors aux lignages urbains. Le Souverain entend renforcer son emprise sur ses possessions ; il peut s'appuyer à partir du XVI^e siècle sur les ressources nouvelles que lui apporte la première vague coloniale, quitte à défendre tactiquement certains privilèges locaux ou féodaux face aux tentatives d'empiétements des villes sur leurs arrière-pays. Quant à l'Église, elle est un appui, mais contesté, de l'autorité du Souverain, pour autant qu'elle puisse conserver son pouvoir exclusif dans le champ spirituel, voire son influence politique. L'émergence de la modernité se traduit ainsi par la laïcisation de la religion et des rapports entre elle et la société, qui va déboucher sur le protestantisme. Luther ne va pas rester relégué dans le coin de l'enfer où l'avait placé Gilles Van der Hecken sur sa représentation de Bruxelles.

De la progression de la modernité vont émerger les prémisses du nationalisme, les premières manifestations de la formation des identités nationales, de la reconnaissance officielle et de la standardisation des langues vulgaires, ainsi que de la production littéraire qui en résulte. Dans les parties les plus développées de l'Europe, le développement de l'idée d'appartenance nationale ne sera pas le seul fait de l'affirmation du pouvoir du Souverain. La bourgeoisie aussi jouera un rôle important dans cette évolution et dans la mobilisation en faveur du 'bien commun' et de l'idée de 'nation' (B. Caers), même si ce terme a encore alors des significations différentes pour les villes et pour leur Prince (M. Damen). Toutefois,

là où le pouvoir royal et la bourgeoisie sont plus faibles ou allochtones, comme en Bohême, ce peut être la noblesse qui prend ce combat à son compte, pour conforter sa position dominante, comme le montre E. Adde.

Les territorialités de la modernité

La mise en place pas à pas de cette modernité, ce monde qui change, impliquent de tendre vers une unification des territorialités, une univocité de leurs hiérarchies, bien appréhendées, du haut vers le bas, par le pouvoir du Souverain qui devient progressivement celui de l'état. Mais le vieux monde est encore présent, alors que le nouveau se construit, souvent par des guerres, qui cessent d'être des conflits médiévaux pour devenir des affaires d'état. Cette cohabitation des deux mondes se reflète dans les territorialités paradoxales et encore multiples des conflits : imbrication des juridictions ; solidarités plus ou moins temporaires entre les villes, qui peuvent en Brabant tirer avantage de leur proximité pour se renforcer ; mais aussi chamailleries entre elles ; volontés de s'imposer sur leur arrière-pays, illustrées par A.E. Oostindiër pour le XV^e siècle avec le cas des ambitions de contrôle nourries par Anvers sur son margraviat. Tout cela coexiste et interfère avec les volontés des Souverains, bourguignons ou autres, de consolider, d'appréhender, de contrôler de vastes territoires et de les unifier en États, mais en même temps les limites perçues par les contemporains sont encore plus celles des portes de ville et des péages que celles des frontières.

En termes de construction territoriale moderne, le chemin qui reste à parcourir est encore long au XV^e siècle, mais on est cependant déjà loin de la situation qui prévalait au début du XIII^e, quand, sauf à forcer des affrontements risqués en ligne, les souverains féodaux ne pouvaient empêcher les incursions de pillage de leurs adversaires sur leurs marches frontalières, envers lesquelles la seule protection des populations se limitait au refuge dans de médiocres fortifications, dans des églises ou dans quelques villes emmurillées, comme le montre S. Boffa pour les confins entre le Brabant et le Hainaut. En matière de défense aux 'frontières', on était alors loin de ce que l'état offrira dans la seconde moitié du XVI^e et surtout au XVII^e siècle, qui imposera une linéarisation de la frontière, organisée alors sur une ou deux lignes de places fortifiées.

La représentation nouvelle des territorialités

Cette expansion de l'échelle spatiale impose une meilleure connaissance du territoire et une homogénéisation de ses représentations. Durant la première moitié du XVI^e siècle, on passe rapidement de la liste, incluant des hiérarchies des lieux (M. Damen), à la carte, bien que la première se perpétue ensuite dans les dénombrements, inventaires statistiques à visée fiscale. Le Souverain est à la manœuvre de cette évolution : François Ier fait dessiner une carte de France, mais qui est encore celle de la Gaule, y compris sa partie cisalpine qu'il convoite, sans qu'il n'y ait de dessin de la frontière ; les Habsbourgs font représenter leurs possessions, clairement délimitées cette fois, avec la systématisation de la division administrative en cercles ; à partir de 1536, de Deventer représente toutes les provinces des Pays-Bas, avec des légendes unifiées, une exhaustivité de l'information et la représentation exigée des frontières. Ces évolutions rapides entraînent pendant quelque temps des coexistences paradoxales : celles de cartes cosmogoniques T/O purement symboliques avec des portulans

qui permettent aux marins de tracer leur route, suivies bientôt par des cartes construites sur des projections mathématiques. Une vision du monde fondée sur un symbolisme religieux fait place à une vision mercantile et politique. Mêmes télescopages temporels paradoxaux pour la représentation des villes, illustrés par les communications de C. Deligne et Cl. Billen d'une part, de C. Dupont de l'autre : alors que la carte de Gilles Van der Hecken, vers 1535, place une représentation toute symbolique et ésotérique de Bruxelles et de ses lignages et le Brabant au centre du monde, les géographes sont mobilisés par le Souverain : en 1558, Philippe II fait dresser par Deventer une cartographie précise de ses villes des Pays-Bas. Elle porte sur la représentation précise de l'intérieur des villes, dans leur espace de contrôle délimité par les murailles, qui s'oppose au flou des représentations des banlieues, avec néanmoins une attention portée aux franchises. Document politique légitimateur pour les lignages bruxellois d'une part, outil d'aide à la décision du Souverain pour ses objectifs stratégiques et fiscaux ou encore pour appuyer des revendications juridiques de l'autre.

L'objectivisation de la représentation des paysages

L'apparition d'une représentation 'objective' et non plus symbolique de l'espace ne passe pas que par la modernisation de la cartographie, dont l'essor pourra évidemment s'appuyer sur l'imprimerie, mais aussi par la découverte du paysage. D'abord introduite dans la peinture religieuse, comme toile de fond hybride valorisant des villes, de même que le portrait des mécènes mettait en avant leur richesse tout autant que leur piété, la représentation paysagère va se laïciser et s'objectiver, jusqu'à atteindre l'hyper-réalisme des peintures hollandaises et vénitiennes des XVII^e et XVIII^e siècles.

Conclusion

Au total, les communications présentées dans ce colloque, montrent que les premières manifestations de la construction de la modernité passent par l'articulation entre formation territoriale et renforcement du pouvoir central d'une part, cartographie et représentation unifiée de l'espace de l'autre. Les communications présentées suggèrent que l'unification des représentations est un préalable nécessaire à celle des territorialités. La première a progressé plus vite que la seconde : elle se réalise en quelques décennies au XVI^e siècle, alors que l'organisation rationnelle des territorialités mettra plus de trois siècles en Europe avant d'aboutir à la pleine réalisation de l'État-nation.

En creux, le colloque suggère quelques questions importantes, non traitées, mais qui mériteraient d'être visitées ultérieurement : citons, parmi d'autres, celle de la connaissance et de la représentation par les Princes médiévaux, voire par les marchands, de leur espace d'action stratégique et de pérégrinations avant la carte ; celle de l'échelle à laquelle le territoire était signifiant pour les acteurs médiévaux ; ou, dans la suite du développement de la modernité, celle de la contradiction entre la distanciation politique entre la ville et son hinterland induite par l'homogénéisation du contrôle territorial au profit du pouvoir central, au moment où la croissance des grandes villes augmente leurs interactions économiques avec un hinterland de plus en plus large, voire entraîne leur débordement sur celui-ci. Ce dernier paradoxe s'exprime pleinement à Bruxelles à la fin du XVIII^e siècle avec la disparition de la Cuve à la veille même de l'essor des faubourgs.

Conclusies

Het is altijd lastig conclusies te verbinden aan een colloquium met rijke en gevarieerde bijdragen, ook al was het thema goed afgebakend: de Brabantse stad van de late Middeleeuwen tot de vroegmoderne periode. Deze uitdaging is nog groter voor iemand die noch in het vakgebied, noch in de periode gespecialiseerd is. De conclusies zijn dus getrokken vanuit het standpunt van een buitenstaander, een politiek geograaf die geïnteresseerd is in het vraagstuk van de vorming van territoria, in de rol van de nar van de koning, wiens opmerkingen tot doel hebben uit te dagen, kritiek uit te lokken of vragen te stellen, met het risico deuren in te trappen waarvan specialisten al lang weten dat ze open zijn, of zelfs enkele onwaarheden te verkondigen.

De aanvang en ontwikkeling van de moderniteit

Het einde van de vijftiende eeuw en het begin van de zestiende lijken een eerste intrede in de moderniteit, vóór de volledige verwezenlijking ervan in de tweede helft van de achttiende eeuw. Dit is althans het geval in Brabant en in andere sterk verstedelijkte en agrarisch geavanceerde vorstendommen van de Nederlanden, zoals Vlaanderen en Holland; het is zeker veel minder waar in Midden- en Oost-Europa. Deze gebieden waren afgesneden van de nieuwe economische ontwikkelingen die zich aan de Atlantische kust voordeden en werden vanaf deze periode perifere streken, waar de landadel zijn heerschappij versterkte.

Deze moderniteit ontwikkelde zich in Brabant en in de Nederlanden in het algemeen vanaf de veertiende eeuw. Dat gebeurde door de opkomst van politieke allianties en door conflicten tussen machtsblokken. De stedelijke burgerij, waarin nieuwe geledingen die niet tot de traditionele geslachten behoorden zich een plaats verwierven, werd sterker. De adel wilde zijn privileges en autonomie verdedigen, maar kwam tegelijkertijd steeds meer onder controle van de landsheer. Ook woonden de edellieden steeds vaker in de stad en verbonden zich daar met de stedelijke families. De landsheer streefde ernaar zijn greep op zijn bezittingen te versterken. Vanaf de zestiende eeuw kon hij daarbij gebruikmaken van de nieuwe inkomsten die de eerste kolonisatiegolf opleverde, zelfs als dit betekende dat bepaalde lokale of feodale privileges uit tactische overwegingen moesten worden verdedigd tegen pogingen van steden om de invloed op hun achterland te vergroten. Wat de Kerk betreft, deze was een, zij het betwiste, steun voor het gezag van de vorst, voor zover zij haar exclusieve macht op geestelijk gebied, of zelfs haar politieke invloed, kon handhaven. De opkomst van de moderniteit wordt aldus zichtbaar in de secularisatie van de godsdienst en de relatie tussen de godsdienst en de samenleving, die zou leiden tot het protestantisme. Luther werd niet verbannen naar de hoek van de hel waarin Gilles Van der Hecken hem in zijn voorstelling van Brussel had geplaatst.

De ontwikkeling van de moderniteit schiep de voorwaarden voor het nationalisme, de eerste manifestaties van de vorming van nationale identiteiten, de officiële erkenning en standaardisering van de volkstaal en de daaruit voortvloeiende literaire productie. In de meer ontwikkelde delen van Europa was de ontwikkeling van het idee van nationale saamhorigheid niet alleen te danken aan de bevestiging van de macht van de vorst. Ook de stedelijke burgerij speelde een belangrijke rol in deze evolutie en in de mobilisatie van het 'algemeen welzijn' en de idee van de 'natie' (Bram Caers), ook al had deze term voor steden

en hun vorsten nog verschillende betekenissen (Mario Damen). Waar de koninklijke macht en de bourgeoisie echter zwakker of van buitenlandse afkomst waren, zoals in Bohemen, was het de adel die deze strijd aanging om zijn machtspositie te versterken, zoals Éloïse Adde laat zien.

De territoria van de moderniteit

De stapsgewijze vestiging van deze moderniteit, deze veranderende wereld, impliceert een tendens naar een unificatie van territoria, een eenwording van hun hiërarchieën, op een doordachte manier, van boven naar beneden, door de macht van de vorst die geleidelijk die van de staat wordt. Maar de oude wereld is nog steeds aanwezig terwijl de nieuwe wordt opgebouwd, vaak door oorlogen, die ophouden middeleeuwse conflicten te zijn en staatszaken worden. Dit samenleven van twee werelden komt tot uiting in de paradoxale en nog steeds meervoudige territorialiteit van de conflicten: de vervlechting van rechtsgebieden; min of meer tijdelijke solidariteit tussen de steden, die in Brabant konden profiteren van het feit dat ze dicht bij elkaar lagen en zich zo konden versterken. Maar ook in onderlinge twisten en de wens om meer invloed te krijgen in hun achterland, zoals Arend Elias Oostindiër voor de vijftiende eeuw illustreert aan de hand van de casus van Antwerpen en zijn ambities om zijn markgraafschap te controleren. Dit alles ging gepaard met de wens van de al dan niet Bourgondische vorsten om uitgestrekte gebieden te consolideren, in beslag te nemen, te controleren en te verenigen in staten. Maar tegelijkertijd waren de door de tijdgenoten waargenomen grenzen eerder die van stadspoorten en tolhuizen dan die van staatsgrenzen.

In termen van moderne territoriale opbouw was er in de vijftiende eeuw nog een lange weg te gaan, maar de situatie week al sterk af van die aan het begin van de dertiende eeuw, toen de feodale vorsten, behalve door riskante confrontaties aan de grenzen af te dwingen, niet konden voorkomen dat hun tegenstanders de grensgebieden binnenvielen om te plunderen. De bescherming van de bevolking beperkte zich tot schuilplaatsen in bescheiden vestingwerken, in kerken of in enkele ommuurde steden, zoals Sergio Boffa laat zien voor het grensgebied tussen Brabant en Henegouwen. In termen van 'grensverdediging' was dit ver verwijderd van wat de staat in de tweede helft van de zestiende eeuw en vooral in de zeventiende eeuw zou bieden, namelijk de grens als een duidelijke lijn, afgebakend rond een of twee linies van versterkte plaatsen.

De nieuwe voorstelling van territoria

Deze uitbreiding van de ruimtelijke schaal vereiste een betere kennis van het grondgebied en een uniformering van de voorstellingen ervan. In de eerste helft van de zestiende eeuw ging men snel over van het maken van lijsten, met daarop een hiërarchie van plaatsen (Mario Damen), naar kaarten, hoewel de lijsten nog bleven bestaan als tellingen en statistische overzichten voor fiscale doeleinden. De vorst was de drijvende kracht achter deze ontwikkeling: koning Frans I liet een kaart van Frankrijk tekenen, maar dat was nog steeds die van Gallië, inclusief het door hem begeerde deel ten zuiden van de Alpen, zonder dat er een grens werd weergegeven. De Habsburgers lieten hun bezittingen afbeelden, duidelijk afgebakend ditmaal, systematisch ingedeeld in zogeheten 'kreitsen'. Vanaf 1536 gaf Van Deventer alle gewesten van de Lage Landen in kaarten weer, met uniforme legenda's,

uitvoerige informatie en de weergave van grenzen. Deze snelle ontwikkelingen leidden enige tijd tot tegenstrijdige co-existentïes: puur symbolische O-T-kaarten die het ontstaan van het universum weergaven, bestonden naast zeekaarten of portulanen waarmee zeelieden hun koers konden uitzetten, al snel gevolgd door kaarten die op wiskundige projecties waren gebaseerd. Een wereldvisie gebaseerd op religieuze symboliek maakte plaats voor een mercantiele en politieke visie.

Dezelfde paradoxale temporele verschuiving in de voorstelling van steden wordt geïllustreerd in de bijdragen van Chloé Deligne en Claire Billen enerzijds en Colin Dupont anderzijds. Terwijl de kaart van Gilles Van der Hecken (rond 1535) Brussel en zijn geslachten en Brabant symbolisch en esoterisch weergeeft in het centrum van de wereld, huurde de vorst tegelijkertijd cartografen in. In 1558 liet Filips II Jacob van Deventer nauwkeurige kaarten tekenen van zijn steden in de Nederlanden. Het accent lag op de precieze weergave van de binnenruimte van de steden, met hun door stadsmuren afgebakende bestuurlijke ruimte, die contrasteert met de vage voorstellingen van de omringende gebieden, waarbij niettemin aandacht werd besteed aan de vrijheden. Enerzijds moest de kaart van Van der Hecken als een politiek document de positie van de Brusselse geslachten legitimeren, anderzijds vormden de kaarten van Van Deventer een beleidsinstrument voor de vorst met het oog op zijn strategische en fiscale doelstellingen of ter ondersteuning van juridische claims.

De objectivering van de weergave van het landschap

Het verschijnen van een 'objectieve' en niet langer symbolische weergave van de ruimte was niet alleen het gevolg van de modernisering van de cartografie, waarvan de ontwikkeling uiteraard een gevolg was van de uitvinding van de boekdrukkunst, maar ook van de ontdekking van het landschap. Aanvankelijk werd het landschap geïntroduceerd in de religieuze schilderkunst, als een hybride achtergrond die de steden verfraaide, net zoals het portret van opdrachtgevers behalve hun rijkdom ook hun vroomheid uitdrukte. Maar de weergave van het landschap zou geseculariseerd en geobjectiveerd worden, tot het hyperrealisme van de Hollandse en Venetiaanse schilderijen van de zeventiende en achttiende eeuw.

Conclusie

Al met al laten de in dit colloquium gepresenteerde bijdragen zien dat de eerste manifestaties van de constructie van de moderniteit betrekking hebben op de wisselwerking tussen territoriale vorming en de versterking van de centrale macht enerzijds en cartografie en uniforme representatie van de ruimte anderzijds. De bijdragen suggereren dat de uniformering van voorstellingen een voorwaarde is voor de eenmaking van territoria. De eerste ging sneller dan de tweede: in de zestiende eeuw werd de eerste in enkele decennia gerealiseerd, terwijl de rationele organisatie van territoriale eenheden in Europa en de volledige totstandkoming van de natiestaat meer dan drie eeuwen kostten.

Het colloquium werpt een aantal belangrijke vragen op die niet zijn behandeld, maar die het verdienen later nog eens te worden besproken. Ik noem onder meer die naar de manier waarop middeleeuwse vorsten, maar ook kooplieden, hun geografische actieradius en omzwervingen kenden en zich voorstelden voordat kaarten beschikbaar kwamen. Of de

vraag naar de schaal waarop het grondgebied voor de middeleeuwse actoren van betekenis was. Voorts is er, na de ontwikkeling van de moderniteit, de kwestie van de tegenstelling tussen de politieke afstand tussen de stad en haar achterland als gevolg van de homogenisering van de territoriale controle ten gunste van de centrale macht, in een tijd waarin de groei van de grote steden hun economische interacties met een steeds groter achterland deed toenemen en er zelfs toe leidde dat zij erin overliepen. De laatste paradox kwam in Brussel op het einde van de achttiende eeuw ten volle tot uiting met het verdwijnen van de zogeheten Kuip, het gebied dat viel onder de stedelijke vrijheden van Brussel, voorafgaand aan de ontwikkeling van de voorsteden.

Conclusions

It is always a challenge to conclude a colloquium in which the papers were rich and varied, even if the general theme, the Brabantine towns from the late Middle Ages to the early modern period, was well defined. This difficulty is even greater for someone who is not a specialist in neither the discipline nor the period. Therefore, the point of view adopted for these conclusions will be that of an external political geographer interested in the question of the production of territories, in the role of the king's fool, whose comments aim to challenge, provoke criticism or call into question, at the risk of pushing open doors which are well known to specialists, or even of stating some untruths.

The entry into modernity and its construction

The end of the fifteenth century and the beginning of the sixteenth appear to be a first moment of entry into modernity, before its full realization in the second half of the eighteenth century. This is at least the case in Brabant and in the other highly urbanized and agriculturally advanced principalities of the Netherlands, such as Flanders and Holland. It is certainly less true in Central and Eastern Europe, which was cut off from the new economic currents developing on the Atlantic coast and which, from this period onwards, settled into a peripheral situation, accompanied by the strengthening of the domination of the landed aristocracy.

This modernity was prepared in Brabant and in the Netherlands in general from the fourteenth century onwards. It was built on the emergence of alliances and conflicts between political and societal stakeholders. The urban bourgeoisie, among which new social groups that did not descend from the original lineages tried to impose themselves, grew stronger. The nobility intended to defend its privileges and autonomy, but at the same time was increasingly controlled by the duke. It also became urbanized, joining forces with the urban lineages. From the sixteenth century, it could rely on the new resources provided by the first wave of colonization, even if this meant defending certain local or feudal privileges against attempts by towns to encroach on their hinterland. As for the Church, it was a support, albeit a contested one, for the prince's authority, insofar as it could maintain its exclusive power in the spiritual field or even its political influence. The emergence of modernity is thus reflected in the secularization of religion and the relationship between religion and society, which would lead to the rise of Protestantism. Luther was not relegated to the corner of hell in which Gilles Van der Hecken placed him in his representation of Brussels.

From the progress of modernity emerged the premises of nationalism, the first manifestations of the formation of national identities, the official recognition and standardization of vernacular languages, and, as a result, literary production. In the more developed parts of Europe, the development of the idea of national belonging was not only due to the assertion of the rulers' power. The bourgeoisie also played an important role in this evolution and in the mobilization of the 'common good' and the idea of the 'nation' (Bram Caers), even if this term still had different meanings for the towns and their prince (Mario Damen). However, where the royal power and the bourgeoisie were weaker or non-native, as in Bohemia, it could be the nobility that took up this struggle to strengthen its dominant position, as Eloïse Adde shows.

The territorialities of modernity

The step-by-step establishment of this modernity, this changing world, entailed the gradual unification of territorialities, a deliberate amalgamation of their hierarchies, from top to bottom, by the prince's power progressively becoming that of the state. But the old world is still present while the new one is being built, often through wars, which cease to be medieval conflicts and become affairs of state. This cohabitation of two worlds is reflected in the paradoxical and still multiform territorial aspects of conflicts as a result of the interweaving of jurisdictions and the more or less temporary solidarity between towns, which in Brabant could take advantage of their proximity to strengthen themselves. But also because of the squabbles between them and the desire to impose themselves on their hinterland, as illustrated by Arend Elias Oostindiër for the fifteenth century case of the ambitions of Antwerp to control its margraviate. All this coexisted and interfered with the will of the princes, Burgundian or otherwise, to consolidate, apprehend and control vast territories and to unify them into states. Yet, at the same time, the limits as perceived by contemporaries were still more those of town gates and tolls than those of borders.

In terms of modern territorial construction, there was still a long way to go in the fifteenth century. However, the situation then was quite different from the situation that prevailed at the beginning of the thirteenth century, when, except by forcing risky confrontations on the borders, the feudal rulers could not prevent the pillaging by their adversaries on their frontier marches. The protection of the population was limited to shelters in modest fortifications, in churches or in a few walled towns, as Sergio Boffa shows for the border region between Brabant and Hainaut. In terms of border defence, this was a far cry from what the state would offer in the second half of the sixteenth century and especially in the seventeenth century, which would impose linear borders, organized along one or two lines of fortified places.

The new representation of territorialities

This expanding spatial scale required a better knowledge of the territory and more uniformity in its representations. During the first half of the sixteenth century, state administration moved rapidly from making lists with places in hierarchical order (Mario Damen) to maps, although the former was continued in census surveys and statistical inventories for fiscal purposes. The ruler was the driving force behind this development: King Francis I had a map of France drawn, but it was still that of Gaul, including the parts south of the Alps, which he desired to have, without any drawing of the frontier. The Habsburgs had their possessions represented, clearly delimited this time, with a systematic administrative division into imperial circles. From 1536 onwards, Jacob van Deventer designed maps representing all provinces of the Netherlands, with unified legends, exhaustive information and the required representation of the borders. These rapid developments led to paradoxical coexistences for some time: purely symbolic cosmogonic T and O maps next to practical portolan charts that allowed sailors to plot their course, soon followed by maps built on mathematical projections. A vision of the world based on religious symbolism gave way to a mercantile and political vision. The same simultaneous and paradoxical shift in the representation of towns on maps is illustrated in the contributions of Chloé Deligne and Claire Billen on the one hand, and by Colin Dupont on the other. While Gilles Van der

Hecken's map, drawn around 1535, is a symbolic and esoteric representation of Brussels and its lineages and Brabant, located at the centre of the world, the sovereign engaged cartographers. In 1558, Philip II had Van Deventer draw precise maps of his towns in the Netherlands. These focused on the precise representation of the towns' interiors, on their spheres of control delimited by the town walls. These stand in contrast to the blurred representations of the suburbs, although the maps pay attention to the franchises. On the one hand, Van der Hecken's map as a political document served to legitimate the Brussels lineages' position, while Van Deventer's maps on the other hand, constituted decision-making tools for the sovereign to attain his strategic and fiscal objectives or to support legal claims.

The objectivization of landscape representation

The appearance of an 'objective' and no longer symbolic representation of space was not only due to the modernization of cartography, whose development could obviously be based on printing, but also to the discovery of landscape. Initially introduced into religious painting as a hybrid backdrop making towns stand out, just as the portrait of patrons highlighted their wealth as much as their piety, landscape representation was to become secularized and objectified, until it reached the hyper-realism of Dutch and Venetian paintings of the seventeenth and eighteenth centuries.

Conclusion

All in all, the papers presented at this colloquium show that the first manifestations of the construction of modernity involve the connection between territorial formation and the strengthening of central power on the one hand, and cartography and unified representation of space on the other. The contributions suggest that the standardization of representations is a precondition for the unification of territorialities. The former progressed more quickly than the latter: it was achieved within a few decades in the sixteenth century, whereas the rational organisation of territorialities and the full establishment of nation-states in Europe took more than three centuries to be fully realised.

The colloquium suggests a number of important questions, which have not been addressed, but which deserve to be dealt with at a later date. Let us mention, among others, the ways in which medieval princes, as well as merchants, perceived their radius of action and peregrination before maps became available. Or the question of the scale at which territories were significant for medieval actors. Next, after the development of modernity, there is the issue of the contradiction between the political distancing between the town and its hinterland induced by the homogenization of territorial control to the benefit of central power, at a time when the growth of the big towns increased their economic interactions with an increasingly large hinterland, and even led to their overflowing into it. The last paradox was fully visible in Brussels at the end of the eighteenth century, with the abolition of the so-called Cuve, the area belonging to the urban franchise of Brussels, on the eve of the development of the suburbs.